



HAL
open science

Littérature et écologie

Christine Marcandier

► **To cite this version:**

| Christine Marcandier. Littérature et écologie. 2019. hal-02889475

HAL Id: hal-02889475

<https://hal.science/hal-02889475>

Submitted on 3 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Littérature et écologie

par Christine Marcandier

Dérèglement climatique, impact des activités humaines sur les écosystèmes, biodiversité menacée : autant de sujets massivement entrés dans les discours médiatiques à coups de néologismes (*collapsologie*, *solastalgie*), et dans le champ littéraire et critique. Apparié littérature et écologie ne revient pas à réunir deux termes ou même un sujet et une forme mais bien à articuler leur relation complexe. Il n'est cependant pas question d'assujettir la littérature à un sujet ou de chercher dans les formes contemporaines des thèmes dont l'actualité criante et l'urgence font désormais la une des journaux. Il ne s'agit pas non plus de trouver dans les textes une quelconque forme de consolation ou de leur donner une plate fonction d'alerte. D'ailleurs ces sujets ne sont pas nouveaux, les textes littéraires ont toujours interrogé la place des humains et non humains dans le monde, représenté les forces de la nature ou les mutations sociales et environnementales liées à l'industrialisation : c'est la prise de conscience d'une accélération de l'impact de l'homme sur la nature qui nous invite à une relecture écocritique des textes littéraires, alors que nous sommes entrés dans l'ère de l'anthropocène (Paul Crutzen, 2002¹), celle de l'homme devenu force géologique.

Quelle éco-logie, donc, c'est-à-dire quel lien entre l'*oikos* (maison) et le *logos* (discours) ? Il ne s'agit pas de mettre en fiction des programmes écologiques mais de voir en quoi des livres voient leurs sujets et leurs formes infléchis par une pensée d'ordre écologique. Pensons à *La Fonte des glaces* (2017) avec ce manchot empereur qui distord « l'espace-temps » par sa « simple présence » dans la vie de Louis, charcutier à la retraite se muant en icône de l'écologie. L'animal empaillé provoque un décentrement, dans l'existence de Louis comme dans la manière dont Joël Baqué construit son roman. Comme l'écrivait Bruno Latour dans *Face à Gaïa* (2015), « tout change dans la manière de raconter des histoires » : le « nouveau régime climatique » est aussi un nouveau régime littéraire.

Pour une écocritique

Cette réflexion s'inscrit dans un courant de critique littéraire et études culturelles qui a pris son essor dans le monde anglo-saxon. Rueckert en donne la définition dès 1978 : l'écocritique est « l'application de l'écologie et

de concepts écologiques à l'étude de la littérature puisque l'écologie (en tant que science, discipline et fondement de la représentation humaine) est la plus pertinente quant au présent et à l'avenir du monde ». C'est dire que l'écocritique se propose d'analyser des textes dans lesquels la nature, l'environnement, les animaux, etc. ne sont pas seulement des décors ou des prétextes mais les fondements mêmes du récit et de ses enjeux. L'*ecocriticism* se voit ainsi défini comme « l'étude du rapport entre la littérature et l'environnement naturel », il s'agit de mettre la Terre au centre des études littéraires (Cheryll Glotfelty, *The Ecocriticism Reader*). L'écocritique est désormais installée dans le champ des études littéraires de langue française, que l'on pense aux travaux de Pierre Schoentjes, Anne Simon, Émilie Hache ou à des maisons d'éditions qui se spécialisent dans ce champ (Wildproject, rue de l'Échiquier, la collection « Anthropocène » du Seuil, etc.). C'était le sujet du numéro de janvier-février 2019 de la revue *Critique*, « Vivre dans un monde abîmé », titre en écho à l'un des ouvrages fondateurs de l'écocritique, *Writing for an Endangered World* de Lawrence Buell. Comment se situer dans un monde abîmé ; qu'écrire en temps de crise (climatique) ?

L'écocritique se veut donc tout à la fois une approche de ce qui s'écrit aujourd'hui qu'une relecture des grands mouvements littéraires passés (comme le romantisme) et elle se développe selon une approche délibérément engagée (écoféminisme, post-colonialisme, *gender studies*, écologie politique...) et une approche poétique, pour sortir de représentations plaçant l'homme au centre d'une nature dont il se veut le maître et possesseur.

Écopoétique et nouveaux récits

Des récits ouvrent les perspectives, donnent voix aux oublié.e.s et invisibilisé.e.s et replacent animaux, arbres ou fleuves au centre de la représentation littéraire, interrogeant ainsi nos représentations politiques, sociales et culturelles. Sortant des oppositions binaires (nature/culture, homme/animal), ils remettent en cause les systèmes de domination, une anthropisation devenue une norme. Dans un même élan, l'écocritique refuse les frontières des genres ou des disciplines, puisant ses fondements épistémologiques dans les littératures (quel que soit le champ linguistique et culturel) et l'ensemble des sciences. Étudier les forêts dans une perspective écocritique, c'est tout autant lire l'anthropologue Eduardo Kohn (*Comment pensent les forêts*), le professeur de littérature Robert Harrison (*Forêt. Essai sur l'imaginaire occidental*), l'écrivain américain Richard Powers (*L'Arbre monde*) que la romancière française Marie Darrieussecq soulignant combien « ça demande une révolution mentale, vraiment, de ne plus se voir au centre. Au centre de sa propre vision du monde » (*Notre vie dans les forêts*).

L'écocritique permet ainsi de (re)lire un certain nombre de récits répondant à un « imaginaire environnemental » dont Lawrence Buell a listé les critères :

paysages, animaux, flore y sont des agents du récit ; la nature n'est pas un cadre fixe, utilitaire et dévolu à l'expérience et aux activités humaines ; ils répondent à un « green script » interrogeant l'écocide en cours, les bouleversements climatiques et les sujets politiques induits par cette crise (migrations, pollution, surexploitation des ressources fossiles...).

Effondrement et récit des fins

Les récits écopoétiques prennent bien souvent la forme de « mythologies de la fin du monde », sous-titre de l'essai que Christian Chelebourg a consacré aux *Écofictions* : « Les sociétés et les individus se construisent en s'inscrivant dans un récit, en faisant fable de leur vie ». Prendre acte de la crise écologique revient pour nombre d'écrivains à revisiter science-fiction, dystopies et autres récits apocalyptiques pour prendre la mesure de notre situation historique et environnementale. Pour Jared Diamond il s'agit en effet d'un véritable scénario de film catastrophe, d'un *Effondrement* (2005). Paradoxalement la science fiction serait même devenue une forme de récit réaliste : le pire est devant nous et, dans ces fictions climatiques, déserts, ouragans et autres catastrophes ne sont pas des images ou des allégories mais notre présent. Yannick Rumpala l'écrit, la fiction est un espace de représentation et de production d'idées, « un type de connaissance utilisable pour devenir matière à réflexion » (*Hors des décombres du monde*). La littérature « doit faire entrer les faits dans un dialogue avec la fiction » (Adam Trexler), elle est le déploiement polyphonique de crises et tensions. La SF et les dystopies ne sont donc pas une manière d'imaginer des futurs hypothétiques mais bien une actualisation de notre présent collectif. Ce « dispositif narratif » fait de la représentation du futur le « contenu manifeste » du *présent*, il est une manière de nous « défamiliariser et de restructurer l'expérience que nous avons de notre présent » (Fredric Jameson). Lawrence Buell l'écrivait dès 1996 : « L'apocalypse est la métaphore la plus puissante dont dispose l'imagination environnementale ».

L'ère du rhizome

Les sujets et les formes que le croisement littérature/écologie permet d'aborder sont, on le voit, d'une diversité extrême. Un impératif les réunit : composer depuis un même centre irradiant l'interrogation du mouvement du monde, en une forme mimétique de ce mouvement. Pierre Ducrozet en fait le sujet même de *L'Invention des corps* (2017) : « À quoi ça pourrait ressembler, un roman du XXI^e siècle ? En quoi ça serait différent d'un roman du XIX^e, par exemple ? ». Pour lui cette différence n'est pas seulement liée aux mutations qui sont la marque de notre modernité (transhumanisme, Internet, nouvelles technologies...) mais bien à un enjeu formel : produire un récit rhizomique, « sans centre, fait de plis et de passages, (...) qui dédoublerait le mouvement du monde contemporain ».

Le rhizome, image empruntée à *Mille Plateaux* (Deleuze, Guattari, 1980), innerve les récits et essais écopoétiques : on la retrouve dans *Nous n'avons jamais été modernes* de Bruno Latour (1991), soulignant l'importance de la notion de réseau face à « l'histoire incertaine » dans laquelle nous sommes engagés, « le réseau est le fil d'Ariane de ces histoires mélangées » qui renouvellent le lien du réel et de la fiction et questionnent un (dés)ordre du monde. Le rhizome est également au centre d'un ouvrage fondamental d'Anna Tsing, *Le Champignon de la fin du monde*, dans lequel l'anthropologue nous invite à prêter attention à un champignon. Observer le matsutake qui pousse dans les forêts de l'Oregon, c'est partir d'un détail pour reconstruire une vue d'ensemble, hors de toute approche anthropisée ; c'est produire un essai qui privilégie une forme singulière, depuis une enquête de terrain de plusieurs années, privilégiant l'interdisciplinarité, activant « les enchevêtrements », invitant à changer de regard sur la nature et ses acteurs : le texte, à l'image de la nature, est un tissu d'interactions, un agencement ouvert. En somme, « le temps est venu pour de nouvelles manières de raconter de nouvelles histoires ». Telle est le lien fondamental de la littérature à l'écologie, le programme ouvert de l'auteur comme du lecteur de tels récits, proche de la mission de l'anthropologue définie par Viveiros de Castro dans ses *Métaphysiques cannibales*, une « théorie-pratique » de « décolonisation permanente de la pensée » : apprendre en reconnaissant un sujet en l'Autre, considérer la planète non une ressource et un décor mais un agent de notre récit collectif.

« Il vient un moment dans l'itinéraire de tout esprit chercheur, et, éventuellement créateur (...) où il se demande exactement ce qu'il fait, où il commence par regarder autour de lui pour savoir si un terme d'ensemble adéquat existe déjà » (Kenneth White, *Un monde à part*, 2018). Ce terme est ici celui d'écocritique, analyse de la manière dont des œuvres littéraires figurent et manifestent une crise qui remodèle nos imaginaires et interrogent ce « Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte / Et qu'on nomme demain ! / Oh demain, c'est la grande chose ! / De quoi demain serait-il fait ? » (Hugo, *Les Chants du crépuscule*, 1835).

1. Pour les références complètes des ouvrages cités, voir la bibliographie en fin de volume.

Ressources

Sur www.ciclic.fr/livreslyceens

→ Une page dédiée par ouvrage : entretiens avec les auteurs, critiques, extraits, webographies, etc.

→ À l'onglet « Formation et ressources pédagogiques » : les livres des années précédentes ainsi que les captations vidéo des conférences données lors des journées de formation.

Écologie et littérature (par Christine Marcandier)

Buell Lawrence, *The Environmental Imagination*, Harvard University Press, 1996.

Buell Lawrence, *Writing for an endangered world. Literature, culture, and environment in the U.S. and beyond*, Harvard University Press, Cambridge, 2001.

Chelebourg Christian, *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Les Impressions Nouvelles, 2012.

Darrieussecq Marie, *Notre vie dans les forêts*, Folio, 2019 (2017).

Diamond Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, trad. de l'anglais (USA) par Jean-Luc Fidel et Agnès Botz, Folio « Essais », 2006.

Harrison Robert, *Forêt. Essai sur l'imaginaire occidental*, trad. de l'anglais (USA) par Florence Naugrette, Champs « Essais », 2010.

Jameson Fredric, *Penser avec la science-fiction, tome 2 d'Archéologies du futur. Le désir comme utopie*, trad. de l'anglais (USA) par Nicolas Vieillescazes, éd. Max Milo, 2008.

Kohn Eduardo, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, trad. de l'anglais (USA) par Grégory Delaplace, Zones sensibles, 2017.

Latour Bruno, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, 2015.

Lowenhaupt Tsing Anna, *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, trad. de l'anglais (USA) par Philippe Pignarre, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, 2017.

Malm Andreas, *L'Anthropocène contre l'histoire*, trad. de l'anglais par Étienne Dobenesque, La Fabrique éd., 2017.

Powers Richard, *L'Arbre Monde*, trad. de l'anglais (USA) par Serge Chauvin, Le Cherche-Midi, 2018.

Rumpala Yannick, *Hors des décombres du monde. Écologie, Science-fiction et éthique du futur*, Champ Vallon, 2018.

The Ecocriticism Reader, C. Glotfelty et H. Fromm (dir.), Univ. of Georgia

Press, Athens/London. 1996.

Trexler Adam, *Anthropocene Fictions. The Novel in a Time of Climate Change*, The University of Virginia Press, 2015.

Viveiros de Castro Eduardo, *Métaphysiques cannibales. Lignes d'anthropologie post-structurale*, traduit du portugais (Brésil) par Oïara Bonilla, PUF « Métaphysiques », 2009.

« Vivre dans un monde abîmé », *Revue Critique*, n° 860-861, janvier-février 2019.

La question du lyrisme (par Olivier Barbarant)

Louis Aragon, *Chroniques du bel canto* (1946), rééd. les éditeurs français réunis, 1979.

Henri Meschonnic, *Critique du rythme - Anthropologie historique du langage*, Verdier, 1982.

Käte Hamburger, *Logique des genres littéraires*, Seuil, 1986.

Claude Esteban, *Critique de la raison poétique*, Flammarion collection « Critiques », 1987.

Philippe Jaccottet, *Une transaction secrète*, Gallimard, 1987.

Dominique Combes, *Poésie et récit, une rhétorique des genres*, Corti, 1989.

Laurent Jenny, *La Parole singulière*, Belin, collection « L'extrême contemporain », 1990.

Jean-Claude Pinson, *Habiter en poète - essai sur la poésie contemporaine*, Champ Vallon, 1995.

Dominique Rabaté [dir.] *Figures du sujet lyrique*, PUF, collection « perspectives littéraires », 1996 ; *Le Sujet lyrique en question*, Presses universitaires de Bordeaux, 1996.

Martine Broda, *L'Amour du nom, essai sur le lyrisme et la lyrique amoureuse*, Corti, 1997.

Hugo Friedrich, *Structure de la poésie moderne*, trad. M-F Demet, Le livre de poche, collection « Références », 1999.

Jean-Michel Maulpoix, *Du lyrisme*, Corti, 2000.

Gisèle Séginer, *Un lyrisme de la finitude - Musset et la poésie*, Hermann, 2015.

Article « Lyrisme » dans le *Dictionnaire de Poésie de Baudelaire à nos jours*, sous la direction de Michel Jarrety, PUF, 2001.

La bande dessinée du réel (par Laurent Gerbier)

Études

Vincent Bernière, « La bande dessinée sur le terrain », 9^e Art, n° 7, janvier 2002, p. 46-55 [repris dans Neuvième Art 2.0 : <http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article116>]

Pierre-Alban Delannoy (dir.), *La bande dessinée à l'épreuve du réel*, Paris, L'Harmattan, « Circav » n° 19, 2007

Séverine Bourdieu, « Le reportage en bande dessinée dans la presse